

OPÉRA NATIONAL DU CAPITOLE DE TOULOUSE, jeudi 6 mars 2025, récital Michael Volle, baryton : Lieder de Schubert et Liszt

**Baryton vedette, Michael Volle vient
enfin à Toulouse ! Ce jeudi 6 mars 2025
(20h) au Théâtre du Capitole ; il est
aussi recherché sur les scènes lyriques
que trop rare en France... Absence réparée
grâce au récital exceptionnel à l'affiche
du Capitole de Toulouse.**

Puissance, couleur, richesse harmonique, diseur exigeant, acteur convaincant, Michael Volle ne cesse de marquer les grands rôles wagnériens et Straussiens, mais aussi le répertoire italien et français. Le champion de l'opéra est aussi, un diseur qui impressionne tout autant dans l'art du lied (équivalent de la mélodie française) : style, nuances, intelligibilité, le chanteur ne manque pas de qualités dans ce genre particulièrement exigeant. Le programme comprend autour des lieder de Franz Schubert, les mélodies de Franz Liszt. Michael Volle a bâti son récital toulousain comme une traversée dans les replis les plus profonds de l'âme romantique dont l'orfèvre du chant sait exprimer troubles et vertiges émotionnels.

L'actualité lyrique du baryton est cette année encore particulièrement riche. Pendant la saison 2024 – 2025, chez Wagner, Michael Volle se produit notamment dans le rôle du Hollandais volant à Dresde, de Wotan et du Wanderer (L'Anneau du Nibelung) à Milan ; chez Richard Strauss, il incarne Barak (La Femme sans ombre) à New York, Mandryka (Arabella) à Vienne et Jochanaan (Salomé) à Londres. Cet été, il retournera à Bayreuth dans le rôle sublime du souverain damné, langoureux Amfortas (Parsifal). Parmi ses autres rôles figurent aussi Hans Sachs (Les Maîtres-chanteurs de Nuremberg de Wagner) ; chez Puccini : Scarpia (Tosca), Jack Rance (La Fanciulla del West), sans omettre Falstaff de Verdi et Don Giovanni (Mozart).

Photo : portrait Michael Volle © Carsten Sand

THÉÂTRE DU CAPITOLE
Récital Michael Volle, baryton
Sarah Tysman, piano
JEUDI 6 MARS 2025, 20h



RÉSERVEZ vos places directement sur le site du Théâtre du Capitole de Toulouse :
<https://opera.toulouse.fr/michael-volle/>

Tarif unique : 20 €

opera.toulouse.fr
+33 (0)5 61 63 13 13

Programme :

SCHUBERT

Der Taucher, D. 77

Trois Lieder sur des poèmes de Métastase, D. 902

L'incanto degli occhi –

Il traditor deluso –

Il modo di prender moglie

LISZT

Trois Sonnets de Pétrarque, S. 270

Benedetto sia'l giorno –

Pace non trovo –

I' vidi in terra angelici costumi

Im Rhein, im schönen Strome, S. 272

Vergiftet sind meine Lieder, S. 289

Der du von dem Himmel bist, S. 279/3

Es rauschen die Winde, S. 294

Freudvoll und leidvoll, S. 280

Ihr Glocken von Marling, S. 328

Die drei Zigeuner, S. 320

Michael Volle sur CLASSIQUENEWS : nous y étions (Arabella, Opéra Bastille, juin 2012 / La Femme sans ombre, TCE, fev 2020) – au CD : Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg, Bayreuth 2008) ... En lire plus :

<https://www.classiquenews.com/?s=michael+volle>

COMPTE-RENDU, critique opéra. PARIS, TCE, le 17 fev 2020. R. Strauss : La Femme sans ombre. M. Volle, Y Nézet- Séguin / v. de concert

COMPTE-RENDU, critique opéra.
PARIS, TCE, le 17 fev 2020. R.
Strauss : La Femme sans ombre.
Yannick Nézet-Séguin / v. de
concert. Le tout-Paris lyrique
semble s'être donné rendez-vous
au Théâtre des Champs-Élysées
pour l'un des concerts les plus
attendus de la saison, la
saisissante Femme sans ombre
(1919) de Richard Strauss. Dès



les premières mesures de cet ouvrage hors normes (voir notre
présentation :

<http://www.classiquenews.com/yannick-nezet-seguin-dirige-la-femme-sans-ombre-de-r-strauss/>) et rarissime en France,

l'ensemble pléthorique des forces réunies gronde et impose la
concentration : l'assistance venue en nombre semble écouter
comme un seul homme le récit symbolique et initiatique de
cette femme en quête d'humanité, sur fond d'éclat orchestral
digne du Strauss de la Symphonie alpestre contemporaine
(1915). Si le livret n'évite pas un certain statisme,
expliquant le recours à une version de concert (comme à
Verbier l'an passé

<https://www.classiquenews.com/compte-rendu-opera-verbier-le-22-juil-2019-strauss-die-frau-ohne-schatten-la-femme-sans-ombre-siegel-gergiev/>), le souffle straussien emporte tout sur son

passage, en mêlant avec virtuosité toutes les ressources orchestrales à sa disposition.

Avec une présence aussi prépondérante de l'orchestre, on comprend pourquoi les plus grands chefs du passé ont pu s'intéresser à ce chef d'oeuvre (Karajan, Böhm, Solti ou Sinopoli : voir notre présentation de la discographie incontournable

<https://www.classiquenews.com/richard-strauss-la-femme-sans-ombre-1919-herbert-von-karajan-1964-3-cd-deutsche-grammophon/>),

avant **Yannick Nézet-Séguin** aujourd'hui. Le grand chef québécois livre ici une lecture très personnelle, qui en déroute manifestement plus d'un à l'entracte, au vue des commentaires entendus : l'architecture globale et la robustesse allemande sont ici lissées au profit d'un geste plus souple et aérien, un rien séquentiel – le tout en des tempi très vifs dans les verticalités. Les passages plus lents montrent davantage d'attention à la respiration, notamment la construction admirablement étagée des crescendos, même si l'on pourra être déçu par le peu de relief des alliages de timbres morbides, proches de la manière du Schreker du Son lointain (1910). Comme souvent avec Nézet-Séguin, on a là une lecture d'une grande classe, au service du moindre détail – le tout bien servi par un **Orchestre philharmonique de Rotterdam** entièrement acquis à sa cause, lui qui en a été le directeur musical de 2008 à 2018. On note toutefois quelques faiblesses pour cette formation, au niveau des bois (d'un bon niveau, sans approcher l'excellence du Concertgebouw d'Amsterdam) ou des premiers violons (étonnant ratage dans les frémissements pianissimi à la limite de la tonalité au III). Le chef québécois parvient toutefois à tirer le meilleur de cette phalange d'une parfaite cohésion en dehors des quelques réserves exprimées, par ailleurs bien servie par un chœur de premier ordre, très précis dans la diction.

Sous la baguette de Nézet-Séguin l'immense Barak de Michael Volle...

Si l'ouvrage est aussi rare dans nos contrées, c'est qu'il nécessite une distribution à même de se confronter aux forces orchestrales de plus en plus déchainées au fil de la soirée : le Théâtre des Champs-Élysées relève le défi haut la main, malgré la prestation très inégale de **Michaela Schuster**. La mezzo bavaroise compense ses faiblesses techniques, notamment un médium peu nourri, par des couleurs mordantes et surtout des qualités théâtrales en phase avec son rôle de Nourrice intrigante. Si l'on peut regretter que certains aigus soient arrachés au forceps, la sincérité et l'investissement de cette chanteuse lui permettent de compenser ses défaillances vocales. Rien de tel pour la convaincante **Elza van den Heever**, vivement applaudie pour sa solidité de la ligne sur toute la tessiture et sa projection puissante – même si les piani font entendre un timbre plus métallique, du fait d'une émission serrée. On peut faire le même reproche à l'Empereur de **Stephen Gould**, qui manque de chair, mais d'une dignité sans faille dans ses phrasés. Le grand seigneur de la soirée reste toutefois **l'immense Barak de Michael Volle**, à qui Nézet-Séguin réserve une accolade des plus chaleureuses en fin de représentation : l'art des phrasés, où chaque mot est poli au service du verbe, n'a d'égal que la justesse des moyens, toujours parfaitement en place, y compris dans les passages les plus ardues au III. C'est précisément dans ce dernier acte que **Lise Lindstrom** montre quelques signes de fatigue, notamment quelques stridences dans l'aigu. C'est d'autant plus excusable que sa prestation avait jusque-là tutoyée les sommets d'une insolente aisance, mêlant subtilement rondeur

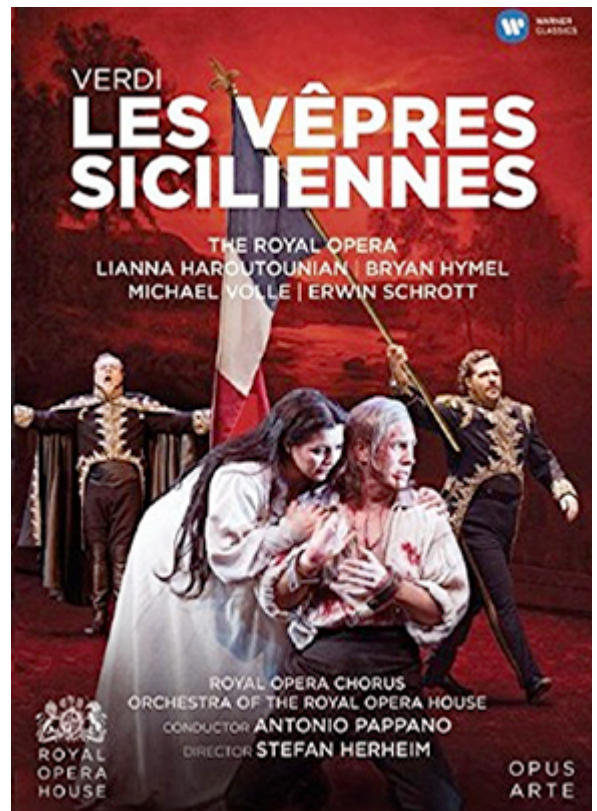
d'émission et intensité dans l'incarnation. Une grande soirée, accueillie par les applaudissements enthousiastes du public parisien, toujours aussi expressif dans la manifestation de son contentement, y compris lors du rappel à l'ordre de l'un des spectateurs à l'encontre de celui qui avait osé manifester son plaisir un peu tôt, à peine les dernières mesures achevées au I !

COMPTE-RENDU, opéra. PARIS, Théâtre des Champs-Élysées, le 17 février 2020. Richard Strauss : La Femme sans ombre. Stephen Gould (L'Empereur), Elza van den Heever (L'Impératrice), Michaela Schuster (La Nourrice), Michael Volle (Barak), Lise Lindstrom (La teinturière), Michael Wilmering (Le borgne), Nathan Berg (Le manchot), Andreas Conrad (Le bossu), Thomas Oliemans (Le messager des esprits), Bror Magnus Tødenes (La vision d'un jeune homme), Katrien Baerts (La voix du faucon), Rotterdam Symphony Chorus, Maîtrise de Radio France, Sofi Jeannin (chef de chœur), Rotterdams Philharmonisch Orkest, Yannick Nézet-Séguin (direction musicale) / version de concert. A l'affiche du Théâtre des Champs-Élysées le 17 février 2020, puis à Dortmund et Rotterdam les 20 et 23 février 2020. Photo : Yannick Nézet-Séguin © hans-van-der-woerd

DVD. Verdi : Les Vêpres Siciliennes (Volle, Schrott, Hymel, Pappano, 2013. 2 dvd Warner)

DVD. Verdi : Les Vêpres Siciliennes (Volle, Schrott, Hymel, Pappano, 2013. 2 dvd Warner). Rares les productions des Vêpres verdiennes chantées en français selon la création parisienne de 1855 (Salle Le Peletier). Cette production très honnête et souvent convaincante sait soigner les accents du pur drame psychologique (Monfort en quête de son fils Henri) en dépit des nombreuses scènes collectives historiques qui font basculer Les Vêpres vers le grand opéra français façon Halévy, Meyerbeer...

La mise en scène traite froidement la barbarie et le cynisme du pouvoir politique, la violence qui sous-tend toute l'intrigue puisqu'il est question ici d'un thème essentiel à l'époque de Verdi : la résistance d'un peuple (les siciliens menés par Jean Procida) contre l'oppression d'une autorité étrangère (les Français). De fait, le livret de Scribe s'inspire du soulèvement des Siciliens de mars 1282 contre les Français... Les cloches de la noce finale d'Henri et d'Hélène donnent le signal du soulèvement : l'amour bascule dans le sang. Triste progression où les armes sont plus fortes que la volonté des cœurs. Ici, le décor prolonge l'espace du théâtre d'opéra : preuve que la réalité des spectateurs peut bientôt



être contaminée par le règne de la tyrannie et des manipulations représenté sur scène. Tout cela fonctionne bien car l'enjeu des situations demeure lisible.

L'homme de théâtre norvégien Stefan Herheim fait cependant du ténor héroïque Henri, l'amant de la sicilienne Hélène, pris dans les rets de son amour filiale pour Monfort, le tyran français, la figure archétypale de l'artiste romantique, comme Tannhäuser, héros sacrifié, maudit, incompris sur l'autel de la bourgeoisie du Second Empire à naître. L'Opéra de Paris, celui de Garnier, ses ors et sa pompe théâtrale sont copieusement cités, créant le cadre des enjeux politiques à l'époque de Verdi : nationalismes en résistance, conscience libertaire des artistes, politique barbare de l'ordre bourgeois.

La battue de Pappano, nerveuse, parfois fougueuse jusqu'à l'éclair, évite justement le grandiloquent pour un continuum haletant où l'on sent la pression de la machine politique éprouvant chaque individu dans ses aspirations les plus intimes : Henri, le fils déchiré entre l'amour filial qui le lie à son père, et son désir d'Hélène, la Sicilienne aimée.

Verdi aime ciseler le relief intérieur des âmes, fussent-elles au sommet de la hiérarchie politique : solitude et désarroi des puissants qui présentent ainsi au début du III, Monfort le tyran français, en quête de l'amour d'un fils auquel il s'est jusque là caché : **Michael Volle** affirme une profondeur déchirée, une noblesse de sentiments qui attendrit le personnage du potentat, de surcroît dans un français intelligible ; face à lui, ardent et tendu, le ténor montant **Bryan Hymel** affirme ses aspirations romantiques et amoureuses avec un aplomb, même si son français reste dilué, et si l'on note une faiblesse de régime en fin d'action. Le relief de l'intrigue tient aussi à l'opposition des deux rôles de barytons : si Monfort s'humanise en cours d'action (en se rapprochant de son fils qui bientôt va le reconnaître en

effet), la figure du Sicilien revanchard, chefs des partisans, Jean Procida gagne progressivement en autorité, en force contre l'oppresseur : l'uruguyen **Erwin Schrott**, ex compagnon d'Anna Netrebko, impose sa prestance virile et sauvage, une force noire et féline qui contraste idéalement avec ses ennemis (hélas dans un français bien peu ciselé). Participant au pied levé à la production, la soprano arménienne **Lianna Haroutounian** chante tant bien que mal Hélène : elle déploie son beau timbre intense, mais ne convainc pas dans un français mou et approximatif, et des vocalises guère précises.

La production londonienne s'impose indiscutablement par le nerf expressif qui se dégage de la direction capable d'exprimer et les éclairs intérieurs du drame hugolien et le souffle de la passion alla Schiller, deux sources si bien cultivées par le génie théâtral de Verdi, et qui font des *Vêpres* l'inverse d'une grande machine artificielle ; la tenue très honnête des 3 protagonistes : Monfort, Henri et Procida ajoutent à la caractérisation dramatique. Les chœurs magnifiquement préparés savent restés articulés, prenants. Superbe expressivité collective. L'œuvre fait partie des partitions les moins bien estimées de Verdi, étiquetée « grand bazar à la française » ; c'est mal connaître l'esprit de la partition et le génie verdien à l'œuvre. La production dirigée par Pappano a le mérite d'éclaircir la réussite d'un ouvrage rarement donné en français. d'où notre CLIC de février 2015.



DVD. Verdi : Les Vêpres siciliennes (version française de 1855). Lianna Haroutounian (Hélène), Bryan Hymel (Henri), Michael Volle (Monfort), Erwin Schrott (Procida), Royal Opera Chorus, Orchestra of the Royal Opera House. Antonio Pappano, direction. Stefan

Herheim, mise en scène. 2 dvd Warner Classics 2564616434. Live enregistré à Londres en octobre 2013.

Lianna Haroutounian – Helene

Bryan Hymel – Henri

Erwin Schrott – Procida

Michael Volle – Guy de Montfort

Michelle Daly – Ninetta

Neal Cooper – Thibault

Nico Darmanin – Daniéli

Jung Soo Yun – Mainfroid

Jihoon Kim – Robert

Jean Teitgen – Le Sire de Béthune

Jeremy White – Le Comte de Vaudemont

Royal Opera Chorus

Orchestra of the Royal Opera House

Antonio Pappano, direction

Stefan Herheim, mise en scène, régie